

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Amour, rage et mer

Pierre Samson, *Le messie de Belém*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 204 p., 16,95 \$.

Francis Dupuis-Déri, *Love & Rage*, Montréal, Leméac, 1995, 198 p

Guy Deshaies, *Peines de mer*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 192 p., 21,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1996). Compte rendu de [Amour, rage et mer / Pierre Samson, *Le messie de Belém*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 204 p., 16,95 \$. / Francis Dupuis-Déri, *Love & Rage*, Montréal, Leméac, 1995, 198 p / Guy Deshaies, *Peines de mer*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 192 p., 21,95 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pierre Samson, *Le messie de Belém*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 204 p., 16,95 \$.

Francis Dupuis-Déri, *Love & Rage*, Montréal, Leméac, 1995, 198 p., 22,95 \$.

Guy Deshaies, *Peines de mer*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 192 p., 21,95 \$.

Amour, rage et mer

Depuis qu'il s'acharne à ne pas être à la hauteur de ce que l'on espère de lui, Dieu a évidemment de sérieux problèmes d'image.

ROMAN
Julie Sergent

SANS PARLER DE CEUX QUI, du haut de leur chaire de confesseur, de professeur, de grand frère de tous acabits, Lui font systématiquement perdre la face depuis des lustres, Dieu a encore à composer avec le traitement que lui imposent les écrivains, lesquels, du moins est-ce très clair chez Pierre Samson, savent comment triturer la bonne parole...

Un étonnant messie

Avec son premier roman, *Le messie de Belém*, M. Samson se hisse d'un seul coup dans les grandes ligues de la littérature québécoise : mais voilà un coup qui pourrait *knock-outer* quelques prudes lecteurs...

Conjuguant des qualités d'écriture et une construction narrative peu communes, *Le messie de Belém* nous montre un Jésus-Christ nouvelle version : un magouilleur brésilien de petit chemin qui partage sa singulière existence entre la brocante qu'il tient avec sa mère et ses pérégrinations dans les rues de Belém à la recherche tantôt d'un petit larcin, tantôt d'un petit cul à aimer.

À première vue, ce messie-là, qui se nomme Jadson Caldeira, n'a donc pas grand-chose à voir avec celui dont on nous chante les louanges depuis toujours si ce n'est leurs communes initiales, et l'habitude qu'a Jadson d'aller à l'église à l'heure de la sieste pour piquer un roupillon entre les statues de saint Sébastien et de sainte Catherine !

Mais, Pierre Samson nous le montre peu à peu hors de tout doute, Jadson Caldeira est Amour, et c'est à ce titre qu'il peut usurper le souvenir de l'Autre.

Soyons larges, toutefois, dans notre conception de l'amour. Quand J. C. se met à saliver de partout, ce n'est pas dans l'espoir de sauver une âme de la damnation éternelle, c'est de langueur à la vue d'un jeune mec imberbe (qui l'entraînera en outre tout droit dans une prison brésilienne), vulgaire *pickpocket* aux fesses rebondies dans son short moulant.

Sa chevelure fleurait la graisse de cheval et l'orgasme. [...] Sa nuque exhalait un parfum sur, âcre, une véritable invitation à la débauche. De ses aisselles s'échappaient la fragrance d'une sueur forte, libre, triomphante, une éjaculation ébérée, un zéphyr de spermés fantomatiques. (p. 31)

Dieu gai ? Pourquoi pas. Ce n'est pas la seule promenade hors des sentiers battus dans ce roman, très prenant, dont la composition, en divers « livres », emprunte à la Bible.

Après un premier texte (« La Passion »), qui relate les événements qui mèneront à l'arrestation, à la torture démentielle et à la mort de Jadson, cinq parties se succèdent (dont, à la fin, un Pentateuque : ce qui achève de renverser l'ordre commun), qui retracent l'histoire du martyr.

Dans le « Premier Livre de Mercedes », voilà sa mère qui parle d'abord d'une vie, la sienne, pleine d'une misère insupportable, puis de la passion merveilleuse qui l'unissait au père de Jadson, avec qui elle formait un couple qui sera cruellement séparé avant la naissance de l'enfant, mais dont la force de l'amour sera en quelque sorte inoculée au rejeton. Car Jadson Caldeira cherche, sa vie durant, un déversoir (un père ?) à ses émotions. En fait foi, entre autres, le texte brûlant de passion (« Lettres de Satranga au pestiféré ») dans lequel l'une de ses proies amoureuses, distingué professeur d'université, raconte toute la déchéance dans laquelle l'a plongé sa relation avec son ex-étudiant. Mais c'est sous la main de son tortionnaire, qui prendra à son tour la parole dans « Le livre de la Révélation », que Jadson trouvera une cruauté dont l'ampleur égale son amour. Lequel des deux l'emportera ? Dans le cœur du peuple brésilien, ne sachant vraiment plus à quel saint vouer son triste destin, Jadson deviendra une nouvelle légende.

Fourmillant d'émotions puissantes, *Le messie de Belém* est une lecture implacable et cinglante de la corruption sous toutes ses formes : celle que l'on fait subir au nom de l'amour, bien sûr, mais aussi au nom de la politique, du savoir, du pouvoir, quel qu'il soit. Et la note d'espoir qui le traverse et sur laquelle il se termine est un baume tout aussi bouleversant que bienheureux.

Pierre Samson, qui est né à Montréal où il a travaillé comme chercheur à la radio et à la télévision, vit maintenant à Toronto, où il écrit présentement un deuxième roman. Dieu soit loué.



Pierre Samson

Histoires de cul et de rage

Il est au premier plan du titre, mais, à l'inverse de ce qui se passe dans *Le messie de Belém*, l'amour ne l'emporte pas le moindre moment dans *Love & Rage*, deuxième roman de Francis Dupuis-Déri.

À la question que pose le narrateur — « Mais l'amour pouvait-il vraiment vaincre la haine ? » —, l'histoire de ce jeune Montréalais, ex-tôlard, employé depuis sa récente libération dans une librairie érotique où se trament des opérations érotico-subversives (les affrontements politiques ayant cédé la place au sexe depuis l'indépendance du Québec !), répond clairement que non.

C'est la rage qui pousse le narrateur à commettre le crime — qu'il ne dévoile qu'à la fin — pour lequel il a été emprisonné. C'est la rage qui domine le groupe auquel il est bientôt forcé de se joindre, et qui, malgré son nom (le Front de libération de l'amour), use de procédés particulièrement violents pour inciter les tenants du pouvoir politique, et ecclésiastique (les

lecteurs qui ont déjà rêvé d'envoyer le curé du village se faire enculer seront ravis), aux « plaisirs » de l'amour. Et, après une suite de rebondissements plus ou moins plausibles qui voient le narrateur faire un numéro de James Bond montréalais particulièrement lubrique (appelons-le James Bande), c'est encore la rage qui l'emporte à la fin de l'histoire.

On aurait aimé se sentir transporté par autre chose que la rage et le cul.

Mais, malgré quelques moments d'émotions plus intenses, c'est surtout une rangée de petites fenêtres sur la vie d'un paumé qui s'ouvrent devant nous, avec, comme toile de fond, un perpétuel enchevêtrement de mains, de culs, de sexes et de bouches.

Entre les parties de branlette quotidienne du narrateur, les activités subversives du F.L.A., et les échanges, plus juteux que verbeux, qui ont cours à la librairie érotique, on finit par croire le narrateur rongé par ses seules hormones, et non par le besoin de justice et de tendresse dont il se réclame.

Récits autour du monde

Après avoir publié, en 1986 et en 1987, deux volumes de chroniques touristiques, Guy Deshaies livre *Peines de mer*, un recueil de récits de navigation qui devrait enchanter tous les lecteurs, même ceux n'ayant pas le pied particulièrement marin.

C'est d'une part que l'écriture en est tout à fait réjouissante, assise sur une profonde connaissance du français, et affichant une syntaxe solide et un vocabulaire riche, fruits de l'expérience de l'auteur, qui fut reporter successivement aux quotidiens *Montréal-Matin*, *Le Devoir* et *La Presse*, puis rédacteur en chef du magazine *L'Actualité*, et directeur adjoint de l'information au journal *Le Devoir*.

Mais c'est aussi que les histoires qu'il y raconte, toutes nautiques soient-elles, sont loin de se contenter de mettre la mer en scène.

Tantôt drôle (« Le Passage »), tantôt tragique (« Le Naufrage »), tantôt poignante (« La Revanche »), chaque aventure du recueil nous invite également à suivre les liens que nouent, ou dans lesquels s'empêtrent, en mer ou à cause de la mer, divers couples de personnages.

Le recueil s'ouvre sur un ton humoristique avec « Le Passage », texte dans lequel le capitaine québécois d'un *motor-sailer*, se préparant à mettre le cap, de Sète (Sud de la France), vers les îles Canaries pour ensuite traverser l'Atlantique jusqu'aux Antilles, embauche pour l'assis-

ter, contre tout bon sens, un hurluberlu, grande gueule de service dans un bistro d'habitues, avec lequel il ne semble pas avoir le moindre atome crochu. Pour une raison qu'il tait, mais que son peu de joie de vivre nous permet d'imaginer — une peine d'amour, un deuil, qu'importe —, c'est vraisemblablement plus qu'une aventure maritime que désire ce capitaine : c'est une vie nouvelle. Et son tonitruant assistant, rare défenseur en ces années 1990 (où se situe l'histoire) du foie gras, de la cigarette, de la gnôle et du discours enflammé, lui en promet toute une !

De l'amitié burlesque mais chaleureuse au centre de cet épisode français (une amitié célébrée dans une savoureuse montagne de vivres et d'alcools), on passe avec la deuxième histoire, « Le Naufrage », à une galerie de personnages dont les relations sont enrobées de haine et de mépris.

On est à la fin du XVIII^e siècle. Un navire anglais transportant un équipage de trente-cinq personnes et deux cent soixante esclaves noirs, de l'Afrique jusqu'aux colonies d'Amérique, sombre dans l'Atlantique, ne laissant pour seuls survivants que le commandant du navire, une des passagères avec laquelle celui-là s'était acoquiné, et, l'apprenons-nous au moment de l'enquête judiciaire devant faire la lumière sur le naufrage, un des esclaves noirs. Appelé à la barre, ce dernier se mérite, on le devine, quelques remarques des plus acerbes de la part du juge de la Cour de l'Amirauté selon lequel, en accord avec les spécialistes de la loi divine, « les nègres n'ont pas d'âme » (p. 106). Mené à la façon des romans policiers britanniques, plongé dans l'austérité et le mystère, le récit du procès et du destin des divers personnages montre peu à peu que l'esclave en a une bien sûr, d'âme, et tout à la bonne place, ce qui est loin d'être le cas du capitaine et du juge, grimpés sur leur piédestal de toc...

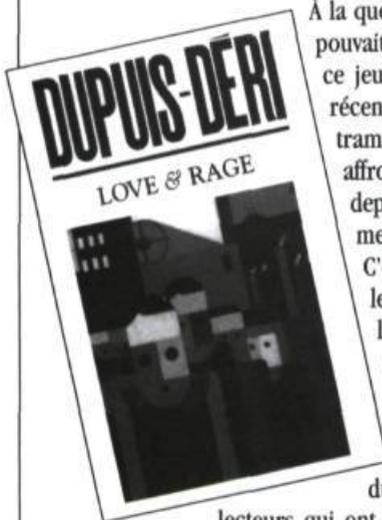
On acceptera sans mal l'improbabilité de la situation mise en place dans la troisième et dernière histoire du recueil, « La Revanche », tant on y embarque rapidement et avec la curiosité d'en savoir le déroulement.

Cinq heures après avoir quitté Dublin, un Boeing 767 se pose d'urgence en mer près des côtes de Terre-Neuve, avec à son bord onze membres d'équipage et cent soixante-treize passagers, qui seront tous transportés en pneumatiques jusqu'à un porte-conteneurs de huit mille tonnes qui navigue à proximité. Parmi les rescapés de l'avion se trouvent un médecin prétentieux et autoritaire, et sa compagne, dame quinquagenaire, divorcée, depuis trois ans, du capitaine de ce navire même qui les accueille. Les ex-époux, comme l'amant, sont troublés, mais l'histoire prend instantanément une direction qui ne permet pas à leur triangle, amoureux ou hargneux, de s'implanter.

C'est que la mer se déchaîne tout à coup, laissant chaque passager plus seul que jamais, le capitaine et son équipage avec leurs responsabilités, et presque tous les autres passagers, quant à eux, avec un mal de mer pas du tout contenu, fusant à bâbord comme à tribord. Après cette tempête salissante et nauséabonde, pendant laquelle le capitaine, qui connaît par cœur les résultats de toutes les recherches effectuées sur le malaise, ne dédaigne soulager ni son ex-femme ni l'amant de celle-là, le mal de cœur qui afflige tout un chacun passe enfin.

Mais qui peut s'occuper des cœurs meurtris ?

Ce n'est ni l'amour ni la rage qui l'emporteront dans ce titre de Guy Deshaies. C'est peut-être la mer.



Francis Dupuis-Déri

